

# NOTE D'INTENTION

Quand j'étais enfant, je pensais que tout était définitif. Que mon moi-adulte ne serait qu'une version un peu agrandie, qui aurait certes des rides, mais les mêmes désirs et les mêmes limites. Du coup, j'avais assez peu foi en l'avenir, parce que s'il y avait bien une chose que je ne voulais pas être, c'était moi-même.

J'ai vingt-cinq ans quand vient l'idée de *Petit corps*, un âge un peu symbolique. Le moment de faire le point sur tous les bouleversements qui ont eu lieu dans ma vie, de regarder en arrière pour voir la distance parcourue. Et réaliser à cette occasion d'où je partais. Ça a été l'année où j'ai osé embrasser mon désir de cinéma, et dans un même élan, ma première copine. Deux désirs que je ne soupçonnais pas quand j'étais enfant, ou que je ne m'autorisais pas.

Cette rencontre se fait à un moment important pour les deux personnages. Luce a dix ans, un âge où on commence à devenir soi, où une personnalité s'affirme. De son côté, Luz entre dans une nouvelle phase de sa propre histoire. Elle est à l'étranger, vit sa première histoire d'amour. Elle s'est éloignée autant que possible de Luce, ne veut plus rien avoir à faire avec cette enfant à qui il manque tant de choses. C'est dans cet éloignement qu'elles se retrouvent. Luz a besoin de ce face-à-face, pour pouvoir mettre un peu d'ordre dans sa vie, faire le tri entre les rêves abandonnés, les désirs inavoués et les victoires remportées. Elle a besoin de faire face à cette enfant de dix ans qui lui reproche ce qu'elle est devenue, pour pouvoir se rendre compte qu'au contraire, elle en est fière. Et Luce, qui a tellement peur du changement, a besoin de voir par ses propres yeux que c'est ce qui peut lui arriver de mieux.

Le film se construit sur cette opposition entre ces deux personnages très différents. Par leurs époques d'abord, entre Luce qui arrive des années 2000, et Luz qui embrasse pleinement les années 2020. Par leurs pays respectifs : Luz habite en Allemagne, la première fois qu'elle s'adresse à Luce, c'est dans une langue étrangère, rendant tout dialogue impossible. Elle s'est reconstruite dans un monde où Luce n'a aucun repère et donc – espère-t-elle – aucune prise. Le décor est donc doublement étranger pour Luce. C'est Berlin, mais cela pourrait être n'importe où : du point de vue de la fillette, c'est *l'ailleurs* effrayant, où rien n'est familier, accessible. La présence de la ville se fait d'ailleurs surtout sentir par cette langue inconnue, plus que par des paysages, comme une présence invisible, qui pourrait être menaçante comme protectrice.

Luz et Luce sont les deux faces d'une même pièce, chacune sur la défensive, voir agressive. Elles sont en constante confrontation, verbale mais aussi physique, via la composition des plans. C'est par exemple le face-à-face autour de la table dans le parc, où elles se tiennent comme de part et d'autre d'un ring de boxe, prêtes à attaquer ou à fuir à tout moment. Mais au long du film, on se déplace, et elles aussi. Côte à côte, sur le canapé. Puis l'une contre l'autre, sur le banc de l'école.

Contrairement à ce qu'il semble au premier abord, tout ne les sépare pas. Cela se vérifiera dans le décor par exemple : une fois dans l'appartement de Luz, des références à son enfance ponctuent sa décoration, comme autant de repaires pour Luce. Même dans la tenue de la jeune femme, le retour de la mode de 2000 vient créer une nouvelle symétrie entre les deux, avec des bracelets de perle au poignet de part et d'autre.

Au fur et à mesure que le film avance et que leur relation évolue, l'image tend à s'apaiser aussi. Moins de contraste, plus de douceur pour accompagner la légère mélancolie qui vient remplacer la violence des piques qu'elles s'envoient l'une et l'autre. Quand elles commencent à s'écouter, se perçoit enfin la détresse que ces attaques essayent de cacher, et à partir de là, l'apaisement devient possible entre elles. Un travail à l'image, mais aussi dans le rythme du jeu : la panique du début se transforme petit à petit en écoute et observation, à hauteur d'enfant.

Car au cœur du film, il y a la question du corps, ou plutôt des corps. Celui encore rond, maladroit, de l'enfant, et celui apprivoisé, modelé, de l'adulte. Le changement de Luce à Luz s'est d'abord fait par ce corps qu'elle a musclé, tatoué, percé, pour en faire un corps queer. Le film raconte surtout la découverte par Luce du potentiel de son propre corps, du changement qu'il a en lui. La mise en scène vient souligner le regard fasciné de la petite fille. Regard sur son propre corps enfantin, dont elle semble prendre conscience, regard sur son corps à venir, comme une promesse. Ce sont ces coups d'oeils furtifs qu'elle lance sur le canapé, enfoncé dans les coussins, à quelques centimètres de Luz. Mais regard aussi sur Jo, sa nudité sur la plage qu'elle ne cache pas, sur Manon, l'amie dont elle est amoureuse. Un regard qui porte en lui un désir innocent, et qu'elle ne reconnaît pas. Ce sont des plans serrés, longs comme une respiration qu'on retient. Des moments à part, où l'attention de la fillette est absorbée, effaçant le reste, le décor, le son. Avant qu'elle ne se reprenne, détournant les yeux avant qu'on ne la voit regarder une fille.

Car Luce regarde Luz et Jo avec désir et peur, de la même manière qu'elle appréhende son homosexualité. D'où l'importance de montrer ce jeu entre Jo et Luz, ces corps qui se cherchent, ce baiser esquissé. Pas comme quelque chose d'exotique, au contraire - mais comme quelque chose que Luce n'a jamais vu et qu'elle pensait impossible, car invisible.